



Gibbon et les sociétés lausannoises

Damiano Bardelli

Au printemps 1783, Edward Gibbon est confronté à un dilemme dont la résolution influencera profondément la dernière partie de sa vie. La suppression de la *Board of Trade*¹, qui l'avait mis un an plus tôt dans une situation économiquement difficile, lui offre par la même occasion une liberté inattendue. Poussé avec insistance par Lord Sheffield à briguer une place dans la nouvelle administration de la coalition Fox-North, l'historien est également tenté par la possibilité de se retirer à l'étranger pour achever le *Decline and Fall* loin des obligations et, surtout, loin du train de vie excessif de Londres. Parmi les destinations envisagées, Lausanne est celle qui le tente le plus. En mai, il contacte à ce propos son ami Jacques Georges Deyverdun, qui fait alors de son mieux pour le convaincre de le rejoindre dans sa maison de la Grotte, située non loin de l'église St-François. Les hésitations initiales de l'historien, alimentées par les résistances de ses amis anglais, sont vite dissipées et, trois mois plus tard, il s'établit dans la ville lémanique. Au fil des ans, ce qui était censé n'être qu'un séjour temporaire devient un établissement définitif.

Cette décision a stimulé la curiosité des chercheurs autant qu'elle a surpris les amis de Gibbon. Plusieurs arguments ont été avancés pour expliquer cette retraite, dont notamment le coût de la vie – Lausanne étant une ville sensiblement moins chère que Londres –, la présence d'un ami comme Deyverdun, le charme indéniable de la Grotte avec son jardin et sa vue sur les Alpes, et le fait que la société lausannoise dans son ensemble – sa composition, ses mœurs, sa culture – convenait particulièrement à l'historien². En revanche, l'intense sociabilité des élites lausannoises a été rarement évoquée parmi les raisons qui ont poussé Gibbon à revenir dans le Pays de Vaud et s'y établir définitivement. Dans une lettre de juin 1783, Deyverdun

insiste pourtant sur cet aspect afin de persuader son ami de le rejoindre à Lausanne :

Homme de lettres, comme vous êtes, je ne connois point de société qui vous convienne mieux. Nous aurons autour de nous un cercle, comme il seroit impossible d'en trouver ailleurs dans un aussi petit espace. [...] Vous trouverez les mœurs changées en bien, et plus conformes à nos âges, et à nos caractères; peu de grandes assemblées, peu de grands repas, mais beaucoup de petits soupers, de petites assemblées, où l'on fait ce que l'on veut, où l'on cause, lit, &c. et dont on écarte avec soin les facheux de toute espèce. Il y a le Dimanche une société, où tout ce qu'il y a d'un peu distingué en étrangères et étrangers, est invité. [...] Vous en profiterez, mon cher Monsieur, comme Edward Gibbon, et comme mon ami; vous seriez d'abord l'homme à la mode, et je vois d'ici que vous soutiendrez fort bien ce rôle, sans vous en fâcher, dût on un peu vous surfaire. *Je sens que tu me flattes, mais tu me fais plaisir*, est peut-être le meilleur vers de Destouches.³

Que penser de ces arguments avancés par un des plus proches amis de Gibbon, sinon peut-être le plus intime? Deyverdun connaissait et appréciait sans doute son caractère sociable, un trait qui le définissait depuis sa jeunesse. Ces mots devaient donc particulièrement résonner chez l'historien, et pas uniquement à cause des flatteries qui l'accompagnaient.

Questionner le rôle joué par la sociabilité lausannoise dans la décision de Gibbon de revenir à Lausanne en 1783, puis dans celle d'y passer le reste de sa vie, implique de s'intéresser à la fois aux goûts personnels de l'historien et aux sociétés lausannoises dont il a fait partie au cours de

Fig. 1. La maison des Loys de Cheseaux, puis des Loys de Middel, siège du Cercle de la rue de Bourg de 1761 à 1798, photographie anonyme, [v. 1900]. MHL, inv. P.1.A.1.B.66.57.

ses deux derniers séjours dans la ville. L'étude des principales caractéristiques de la sociabilité des élites lausannoises permettra ainsi de mieux comprendre pourquoi elle a pu si bien convenir à Gibbon.

Gibbon, un homme sociable à Londres

Selon une idée reçue, les grands écrivains anglais du XVIII^e siècle auraient été des figures solitaires. Certains auteurs n'hésitent pas à ranger Gibbon dans cette catégorie⁴, bien que les éléments fournis par l'historien lui-même révèlent une tout autre réalité. En s'appuyant sur ses *Mémoires* et sa correspondance, ses biographes s'accordent généralement à le considérer comme un être sociable, qui cherchait activement la compagnie de ses pairs et qui aimait passer son temps dans différents clubs et sociétés. «Gibbon remained "clubbable" throughout his life», résume avec justesse Patricia Craddock⁵.

Une fois de retour dans son pays natal, Gibbon commence à fréquenter des clubs et d'autres sociétés plus ou moins établies, signe qu'il avait développé un certain goût pour la vie en société au cours de son premier séjour lausannois. Le contexte est des plus favorables, puisqu'à cette époque la Grande-Bretagne voit l'essor d'un mouvement associatif, marqué par un dynamisme et une diversité qui ne sont égalés nulle part ailleurs en Europe⁶. La guerre de Sept Ans et son engagement au sein de la milice du South Hampshire limitent dans un premier temps la vie sociale de Gibbon, mais ses séjours à Londres pendant l'hiver 1762/63 lui offrent la possibilité de fréquenter le *Cocoa Tree*, un club Tory à la St. James's Street, et de se rendre à plusieurs assemblées informelles⁷.

De retour du Grand Tour, dans la deuxième moitié des années 1760, Gibbon intensifie sa vie sociale : il retrouve ses amis du *Cocoa Tree*, recherche la compagnie des membres du *Roman Club* qui, comme lui, ont visité la Ville éternelle ; il brigue une place dans la section jeunesse du *White's* – affublée du charmant sobriquet de *School of Vice* – et fréquente régulièrement le *Boodle's*. Après la mort de son père en 1770 et une fois établi à Bentinck Street, il se rend quotidiennement dans les clubs et les sociétés, toute l'année durant. Il n'est pas rare que ses lettres soient écrites depuis des clubs à la mode, comme l'*Atwood's* ou le *Brooks's*, ou qu'il fasse référence à des *coffeeshouses* dans lesquelles il a passé une partie de la journée. Ces lieux de rencontre se distinguent principalement par leur exclusivité – au sens que l'accès au club se fait par cooptation et dépend de l'acceptation des autres membres – et surtout par leur caractère récréatif, puisque leur but

est essentiellement celui d'assurer à leurs membres des moments de délassement. Les occupations offertes par ces clubs correspondent à ce que Gibbon recherche – en tout cas à cette époque – en société, à savoir la possibilité de converser avec une compagnie partageant ses valeurs, le plus souvent autour d'excellents repas ou de jeux à la mode⁸. D'ailleurs, Gibbon résume ces aspects dans la description qu'il donne du *Boodle's* dans ses *Mémoires*, ce club étant pour lui une «daily resource of excellent dinners, mixed company and moderate play»⁹.

À Londres, Gibbon évolue également dans la très sélecte société de Samuel Johnson, le *Literary Club*¹⁰. Après un premier échec, Gibbon y est admis à la fin de l'année 1774 grâce à la cooptation de l'un de ses membres fondateurs, son ami Sir Joshua Reynolds¹¹. S'il en devient très vite un adhérent des plus assidus, le nouveau venu n'est guère enclin à intervenir dans les discussions littéraires et politiques qui animent le cercle¹². Au contraire, il ne prend alors généralement pas la parole, préférant plutôt s'entretenir de manière plus familière avec d'autres membres. Selon Pat Rogers, cette relative discrétion serait due à sa préférence pour des «relaxed and convivial gatherings, where social politesse was not likely to be overridden by heated disputation»¹³. On peut bien imaginer que la distinction sociale induite par l'appartenance au *Club* ne soit pas étrangère à l'intérêt de Gibbon pour celui-ci, étant donné qu'il en devient membre avant de publier le premier volume du *Decline and Fall* et d'obtenir le statut de célébrité.

Même l'appartenance de Gibbon à la franc-maçonnerie témoigne plus d'un besoin de socialiser que d'un goût pour la discussion philosophique ou l'ésotérisme. Il est initié à la *Lodge of Friendship* en 1767, au sein de laquelle il sera élevé successivement aux rangs de maître et de premier surveillant, avant de démissionner en 1769. L'adhésion de l'historien à cette loge pourrait sans doute s'expliquer par le fait que plusieurs de ses membres faisaient aussi partie du *Roman Club*, qui se tenait d'ailleurs dans la même taverne, la Thatched House de St. James's Street¹⁴. Gibbon ne semble pas avoir été un franc-maçon très actif et son appartenance à la loge a été pour le moins de courte durée¹⁵. Pourtant, comme l'affirme Cécile Révauger, «il est indéniable que Gibbon partagea avec les maçons de son temps l'esprit de sociabilité, la soif de découverte et de connaissances, l'ouverture d'esprit et la tolérance religieuse qui sont au cœur de la philosophie des Lumières.»¹⁶ La loge – comme le *Literary Club* – représentait essentiellement un lieu où il pouvait discuter de manière informelle avec des personnes qui partageaient ses intérêts.

Souvenirs de Lausanne

Vu son implication dans divers cercles londoniens, il n'est pas étonnant de constater combien Gibbon s'est montré socialement actif lors de ses séjours dans le Pays de Vaud. D'après ses *Mémoires*, son premier séjour lausannois a été une période d'étude intensive et de travail intellectuel. Bien que non négligeable, sa vie sociale était pourtant reléguée au second plan¹⁷. Son deuxième passage, entre juin 1763 et avril 1764, renverse cette hiérarchie : comme le montre le journal qu'il rédige à l'époque, ce séjour est marqué par une participation intense et régulière à la sociabilité des élites lausannoises.

À la fin de la guerre de Sept Ans, Gibbon quitte son pays natal pour entreprendre son Grand Tour en direction de Rome. Après un séjour à Paris, il s'arrête huit mois à Lausanne, où il loge, comme nombre de ses compatriotes, à la pension d'Henri de Crousaz de Mézery, située à la rue de Bourg. Très vite, il découvre de nombreuses sources de distraction, comme il l'écrit au mois d'août 1763 dans les premières lignes de son journal : « Les petites dissipations de la ville, le tumulte de Mesery, et les changemens journaliers de l'un à l'autre, me donnent plus distractions à Lausanne, que je n'en ai jamais trouvées à Londres ou à Paris. »¹⁸ Si les matinées sont dédiées à l'étude de la géographie et de l'histoire de la péninsule italienne, les après-midis et soirées sont passées en compagnie de Lausannois et d'autres Anglais. Ces assemblées l'occupent parfois jusqu'au milieu de la nuit, au point qu'en février 1764 il constate : « Quel train de vie. À Paris j'étois un sage. »¹⁹ Le journal témoigne non seulement de l'implication personnelle de Gibbon, mais aussi du grand nombre de sociétés et d'assemblées ouvertes tant aux autochtones qu'aux voyageurs étrangers. L'historien offre une description de certaines d'entre elles et, par le choix des sociétés qu'il fréquente, il révèle ses propres goûts en matière de sociabilité.

Fondé en janvier 1761, le *Cercle de la rue de Bourg* [fig. 1] est un lieu de rencontre *select* situé dans l'immeuble des Loys de Cheseaux à la rue de Bourg, à proximité de la pension des Mézery. Ouvert seulement aux hommes, ses membres – dont la plupart se sont distingués par une carrière militaire au service de Hollande ou de France – sont recrutés essentiellement parmi les familles de la noblesse rentière vaudoise qui habitent le quartier de Bourg²⁰. À ceux-ci s'ajoutent des hauts fonctionnaires de l'administration locale, des représentants de LL.EE. de Berne – y compris tous les baillis qui se sont succédé de 1763 à 1798 – et quelques étrangers titrés²¹. Calqué sur le modèle de la *Grande Société* fondée à Berne deux ans plus tôt, le Cercle reproduit une forme de sociabilité provenant des

Provinces-Unies²². Comme la Grande Société fondée à La Haye en 1748, il est un lieu de rencontre et de discussion dans lequel les membres ont libre accès à des produits de consommation de luxe – tels que le café, le thé et le chocolat chaud –, à plusieurs journaux régionaux ou provenant des principaux centres européens, et à des salles équipées pour jouer aux cartes et aux échecs²³. Dissous en 1803, le Cercle de la rue de Bourg n'a pas connu la même longévité que la Grande Société de Berne ou celle de La Haye, qui existent toujours. Son accès limité à l'élite de l'Ancien Régime et le faible renouvellement de ses membres – dont le nombre maximal, fixé à huitante, est vite atteint – l'ont empêché de survivre aux bouleversements politiques de la fin du siècle.

Gibbon est reçu dans le Cercle de la rue de Bourg le 6 septembre 1763, après un ballottage favorable. L'accès à la société se faisant par cooptation, sa candidature est vraisemblablement parrainée par Victor de Saussure²⁴, avec lequel il s'est lié d'amitié, ou par son hôte Henri de Crousaz de Mézery, qui deviendra plus tard « président des étrangers » de la société²⁵. Dans son journal, l'historien décrit ainsi cette société :

J'ai été reçu Membre du Cercle. C'est une société assez agreable pour y passer ses momens perdûs. Elle est composée d'environ quatre vingt personnes, Etrangers, et gens de condition de la Ville, et trois balles noires suffisent pour en exclure quelqu'un. Ils ont un joli appartement où l'on est sûr de trouver du jeu, de la conversation, les gazettes, les journaux etc. En un mot c'est un Caffé choisi. Je compte d'y aller assez souvent, surtout pendant l'hiver.²⁶

Sa fréquentation du cercle est effectivement assidue jusqu'au 13 décembre, date à laquelle il perd « une quarantaine de louis » en pariant au whist²⁷. Dès lors, il ne mentionnera plus le Cercle dans son journal.

Plus encore que cette sociabilité masculine, proche de celle des clubs londoniens, Gibbon apprécie les nombreuses sociétés mixtes, réunissant hommes et femmes, qui rythment les journées des élites lausannoises. S'inspirant du modèle des salons parisiens²⁸, ces assemblées étaient organisées chez les maîtresses de maison qui en étaient membres – l'accès se faisant généralement sur invitation. Parmi les occupations favorites, on retrouve la conversation et le jeu, sans oublier la danse et le théâtre de société²⁹. Une de ces sociétés se distingue par une composition qui encourage la mixité sociale. Il s'agit de la *Société du printemps* qui, significativement, se déplace dans toute la ville : elle est reçue chez des femmes domiciliées dans les quartiers du Bourg, de la Palud, de la Cité et de St-Laurent,

comme l'a relevé Béatrice Lovis³⁰. Gibbon précise que les jeunes femmes qui la composent ne sont pas issues des meilleures familles de la ville et que les assemblées tenues par cette société se distinguent par leur légèreté d'esprit et leur caractère plus informel³¹. En revanche, les assemblées hebdomadaires de la *Société du dimanche* – mentionnée aussi dans son journal – sont accueillies exclusivement par des femmes des principales familles de la noblesse rentière locale logeant au quartier de Bourg. La même dynamique sociale se manifeste vraisemblablement aussi au sein de la *Société du mercredi*, qui ne semble pas l'avoir passionné outre mesure³².

Les assemblées organisées chez Louise Constant d'Hermenches – que Gibbon juge particulièrement brillantes mais où l'étiquette y pesait de tout son poids³³ – sont encore plus sélectives. Centré autour de son hôtesse et de son cercle familial (dont la belle-sœur Angélique de Langallerie et la cousine par alliance Louise d'Aubonne), ce salon est considéré comme l'un des plus distingués de la ville, qui aurait influencé et façonné les pratiques de sociabilité des élites lausannoises de l'époque.

Outre ces sociétés où prédominent les familles vaudoises, Gibbon mentionne une *Société du Château* qu'il fréquente assidûment au cours des premiers mois de son séjour. Elle se réunit le mercredi et est vraisemblablement composée des membres de l'élite lausannoise proches des autorités bernoises. En effet, la société se réunit soit au château Saint-Maire, siège de la cour baillivale, soit chez Madame de Mülinen, une femme issue d'une famille patricienne bernoise parmi les plus importantes. La société cesse de se rassembler après le départ du bailli Albert de Tschanner en octobre 1763.

À la fin de son deuxième séjour, Gibbon exprime le vœu de retrouver à Londres la même compagnie et la même liberté dont il venait de faire l'expérience à Lausanne, en particulier chez les Mézery³⁴. Selon Brian Norman, ce sera la frustration de ce souhait qui finira par le ramener dans le Pays de Vaud vingt ans plus tard³⁵. Significativement, Gibbon affirme dans une lettre adressée à Deyverdun en mai 1783 vouloir chercher « sous un ciel plus doux, dans un pays plus tranquille, le repos, la liberté, l'aisance et une société éclairée et aimable », avant de préciser, plus loin : « Si je parviens à me voir exilé, mon choix ne sera pas douteux. Lausanne a eu mes prémices, elle me sera toujours chère par le doux souvenir de ma jeunesse. »³⁶ Il est donc pertinent d'en déduire que ce deuxième séjour a contribué à façonner ses goûts, en particulier pour ce qui concerne l'accès à une sociabilité essentiellement féminine. Celle des élites britanniques de l'époque était en effet marquée par une nette séparation

des sexes : les clubs ou cercles étaient réservés exclusivement aux hommes, les sociétés mixtes étant presque inexistantes³⁷.

Les sociétés lausannoises : entre continuité et nouveautés

Lors de son retour dans le Pays de Vaud, en septembre 1783, Gibbon y trouve une société transformée, mais non pas révolutionnée puisqu'elle a conservé ses caractéristiques essentielles. L'historien lui-même s'en porte témoin, rétrospectivement, dans ses *Mémoires* :

during my absence, a long portion of human life, many changes had happened: my elder acquaintance had left the stage: virgins were ripened into matrons, and children were grown to the age of manhood. But the same manners were transmitted from one generation to another.³⁸

Le panorama des sociétés et des cercles a évolué – tout en présentant des éléments de continuité – et Gibbon lui-même est non seulement plus âgé, mais aussi un tout autre personnage que celui qu'il était en 1763. Connus désormais comme le célèbre auteur du *Decline and Fall*, il n'est plus assimilé à la foule de ses compatriotes. Les membres des élites lausannoises lui ouvrent avec enthousiasme les portes de leurs sociétés. L'implication de Gibbon dans celles-ci devient immédiatement très importante, au point de pouvoir être considérée comme la principale occupation de son dernier séjour dans la ville³⁹.

Le 4 novembre 1783, soit environ un mois après son arrivée à Lausanne, Gibbon est à nouveau reçu membre du Cercle de la rue de Bourg⁴⁰. L'historien y retrouve une compagnie presque identique à celle quittée vingt ans plus tôt, comme le montrent le livre de comptes de la société et les listes des membres imprimées [fig. 2]. Les étrangers y sont admis en tant que « membres honoraires » et ne sont pas soumis à la limitation de 80 membres prescrite par le règlement du cercle. Quant aux rares nouveaux membres vaudois, ils ont le plus souvent des liens familiaux avec les membres décédés qu'ils remplacent ou avec d'autres sociétaires. L'historien peut donc profiter de la compagnie

Fig. 2. Liste des membres du Cercle de la rue de Bourg en 1784. Gibbon y figure comme membre honoraire. AVL, cote P 48 (Association Vieux-Lausanne), cartable 5, p. 4.

NOMS DES MEMBRES DE CETTE ASSEMBLÉE.

M E S S I E U R S.

- 1 Polier de St. Germain, Bourgmaitre, DIRECTEUR.
- 2 De Loys de Middel, Brigadier, DIRECTEUR.
- 3 Rosset de Rochefort, Ancien Bourfier, DIRECTEUR.
- 4 De Gumoens, DIRECTEUR.
- 5 De Seigneux, Major & Bourfier, TRÉSORIER.
- 6 De Sauflure, Baron de Bercher.
- 7 Tiffot, Professeur.
- 8 Rosset, Contrôleur substitué.
- 9 Polier de Corfelles, Assesseur Ballival.
- 10 J. Constant.
- 11 De Sauflure de Bouffens, Conseiller.
- 12 Constant, Major en Hollande.
- 13 De Senarclens, de Vuslens.
- 14 Le Maire, Lieutenant Colonel.
- 15 Polier de Vernand, Lieutenant Ballival.
- 16 Polier de Vernand, Général-Major.
- 17 Rosset, Banneret.
- 18 De Loys de Correvon.
- 19 Croufaz de Corfy.
- 20 Croufaz, Capitaine en Hollande.
- 21 De Montolieu, Colonel.
- 22 Roell.
- 23 Vullyamoz, Colonel.
- 24 D'Aulbonne, Général-Major.
- 25 De Loys de Villardin.
- 26 De Sauflure, Juge & Assesseur Ballival.
- 27 De Croufaz, Colonel en France.
- 28 De Sauflure, Ancien Châtelain de Chapitre.
- 29 Des Ruvynes, Lieutenant Colonel d'Ingénieurs.
- 30 Berthoudt Von Berchem.
- 31 Blaquier.
- 32 Foulquier.
- 33 De Severy, Conseiller Privé de S. A. S. M. le Prince Héréd. Langr. de Hesse.
- 34 Polier Hardy.
- 35 Forneret, Conseiller.
- 36 Secretan, Banneret.
- 37 Bergier, Capitaine.
- 38 De Mont-rond, Colonel.
- 39 De Mollin de Montagny, Lieutenant Colonel.
- 40 Dorges, Major de Département.
- 41 Tiffot, Lieutenant Colonel.
- 42 De Sauflure de Morens.
- 43 De Mollin de Montagny, Major de Département.
- 44 D'Eyverdun.
- 45 De Loys, Capitaine aux Gardes Suisses en France.
- 46 Meyn de Vennes, Capitaine de Dragons.
- 47 De Croufaz, Lieutenant Colonel en Hollande.
- 48 Vullyamoz, Capitaine au Régiment d'Erlach.
- 49 Charriere, Lieutenant Colonel du Régiment de Kalbermatten.
- 50 De Croufaz de Mezery, Capitaine.
- 51 D'Apples, Conseiller.
- 52 Comte de Biolley.
- 53 De Mestral de St. Saphorin.
- 54 Plantamour de Metz.
- 55 Plantamour.

- 56 De St. Germain.
- 57 Ch^{re}. De Langalerie.
- 58 De Mestral, d'Aruffens.
- 59 De Sauflure, Capitaine.
- 60 De Croufaz, Capitaine de Dragons.
- 61 Polier de Bottens.
- 62 Des Ruvynes, Lieutenant Colonel en Hollande.
- 63 Cazenove, Capitaine de Hussards en France.
- 64 Le Maire, Major.
- 65 De Gingins, d'Eclebens.
- 66 De Cerjat.
- 67 De Senarclens de Grancy.
- 68 Rosset, Capitaine.
- 69 Bergier de Warens, Ancien Bourfier.
- 70 Secretan, Contrôleur-Général.
- 71 L. De Sauflure.
- 72 Muller de la Motte, Officier au Régiment de May.
- 73 Weston.
- 74 Hardy.
- 75 De Gorcy, Ancien Général-Major au Service de S. M. le Roi de Prusse.
- 76 Frédéric Cazenove.
- 77 Vernede.
- 78 Dorges de Wualwyck.
- 79 Constant de Villars, Colonel.
- 80 Cruttenden.

H O N O R A I R E S.

- 1 De Falckenskiold.
- 2 De Willermin.
- 3 Bergier d'Illens.
- 4 Fox.
- 5 De Roxaz, Chevalier de l'Ordre de Calatrava.
- 6 Gibbon.
- 7 De Seigneux, Lieutenant Colonel.
- 8 De Loys, Officier au Régiment du Roi.
- 9 Chichester.
- 10 Crafton.
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20
- 21
- 22
- 23
- 24
- 25

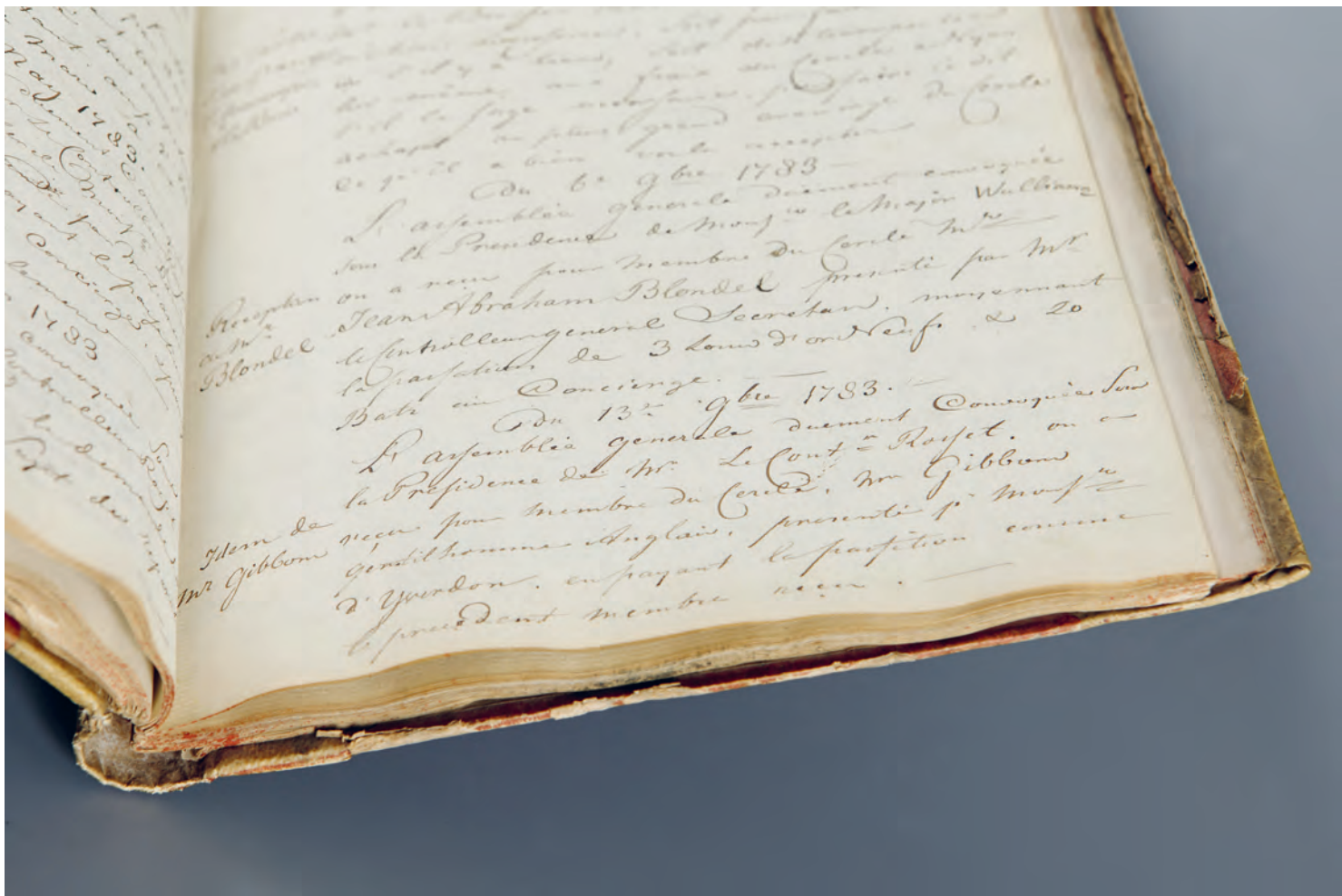


Fig. 3. Registre du Cercle de la Palud mentionnant la réception d'Edward Gibbon le 13 novembre 1783. ACV, cote PP 1104/208, p. 83.

d'anciens amis comme Saussure et Deyverdun, mais aussi de nouvelles connaissances comme Salomon de Charrière de Sévery et son fils Wilhelm, avec lesquels il lie amitié au cours de ce séjour⁴¹.

Quelques jours plus tard, le 13 novembre, Gibbon est admis dans le *Cercle de la Palud* [fig. 3], une société basée dans le quartier de la Palud qui propose une forme de sociabilité équivalente à celle de la rue de Bourg⁴². Si les documents du Cercle de la Palud⁴³ n'exposent pas les raisons qui ont conduit à sa fondation le 15 novembre 1766, il est néanmoins possible d'imaginer qu'elle soit due à l'initiative d'un groupe de personnes exclues du Cercle de la rue de Bourg. En effet, dans les trois années qui précèdent la fondation de la Palud, certains sociétaires du Bourg soulèvent à plusieurs reprises les problèmes posés par l'impossibilité d'intégrer de nouveaux membres au-delà du seuil fixé par le règlement; or toute modification de ce dernier est constamment rejetée lors des assemblées⁴⁴. Le Cercle de la Palud [fig. 4] se distingue de celui du Bourg par sa composition sociale: ses membres sont issus d'une couche sociale légèrement inférieure et viennent le plus souvent des familles de la noblesse et de la bourgeoisie basées dans les quartiers de la Palud et de la Cité⁴⁵. Ceux qui n'ont pas fait une carrière dans le service étranger exercent des

professions libérales ou occupent une charge dans l'administration locale. Il n'est cependant pas rare de trouver des membres de la noblesse rentière cotisant à la fois à la rue de Bourg et à la Palud. Il ne faut donc pas considérer ces deux cercles dans une relation de concurrence, mais plutôt comme des assemblées parallèles qui ont des points de convergence. Si Gibbon fréquente le Bourg tout au long de son troisième séjour, comme le montrent les cotisations versées régulièrement jusqu'en 1793⁴⁶, il n'en est pas de même pour la Palud. Moins de trois ans après son entrée dans le cercle, il ne paye plus la cotisation⁴⁷, peut-être en raison de l'augmentation des cotisations annuelles, qui passent de 14 à 24 livres en 1786 (contre 16 livres, stables, au Bourg). Ou peut-être à cause d'un savoir-vivre qui n'est pas aussi marqué par la politesse à la Palud qu'au Bourg, à en juger par les rappels à l'ordre réguliers par son comité de direction et par ses statuts qui règlent plus strictement la discipline des membres que ceux du Bourg.

À l'instar de son deuxième séjour, Gibbon ne fréquente pas exclusivement des sociétés masculines, mais aussi des sociétés mixtes, dont notamment le plus célèbre salon de la ville, la *Société du Samedi*⁴⁸. Ce salon à vocation littéraire, qui se réunit au cours des années 1780 chez Angélique de Charrière de Bavois (1732-1817), accueille certaines des plus importantes figures de la scène culturelle vaudoise, comme Georges Deyverdun, Samuel Constant de Rebecque (1729-1800), Isabelle de Montolieu (1751-1832), ou encore Philippe Sirice Bridel (1757-1845). À ceux-ci se joignent d'autres Lausannois, mais aussi des personnalités étrangères de renommée internationale, parmi lesquelles Gibbon et l'abbé Raynal, qui s'était réfugié à Lausanne suite à la controverse soulevée par son *Histoire des deux Indes*.

La présence de Gibbon est attestée également dans une autre société mondaine mixte, nommée la *Redoute*⁴⁹. On y donnait des fêtes, des concerts et des bals en suivant

Fig. 4. Ancienne maison Fraisse sur la place de la Palud à Lausanne, siège du Cercle de la Palud de 1780 à 1789, photographie d'Edmond Bornand, 1895. MHL, cote P.1.A.1.P.3.27.





Fig. 5. Billets d'invitation pour les bals de souscription de La Redoute, [v. 1780-1790].
ACV, cote P Charrière de Sévery, Cb 9.

un modèle de sociabilité bien connu un peu partout en Europe, en particulier en Italie. Ces bals par souscription étaient organisés annuellement dans un appartement du Bourg et attiraient principalement la noblesse du quartier [fig. 5]. Les règlements de la société, établis en 1780, témoignent d'une volonté d'en faciliter l'adhésion des étrangers. Comme dans le Cercle de la rue de Bourg, les personnes qui ne résident pas en ville ont le statut de membres honoraires et leur admission est soumise seulement au paiement de la contribution annuelle, et non pas au ballottage comme pour les membres ordinaires⁵⁰.

Jusqu'en 1787, Gibbon partagera son temps entre la rédaction du *Decline and Fall* et sa participation aux sociétés et assemblées rythmant la vie de l'élite vaudoise de l'époque. Au cours de cette période, il décide de rendre définitif son établissement à Lausanne, revenant ainsi sur son projet de rentrer en Angleterre une fois son œuvre monumental achevé⁵¹. Comme le montrent sa correspondance et ses *Mémoires*, la situation idyllique de la Grotte, la compagnie de Deyverdun et des Charrière de Sévery ont contribué à cette décision, au même titre que la sociabilité de la ville qui lui convient mieux que celle de Londres⁵².

Une sociabilité des Lumières

À propos de Lausanne, Gibbon écrit qu'elle présente « a mode of society suited to my taste »⁵³. Ce fait est certes bien connu, mais dans la littérature sur l'historien ce « mode of society » doit encore être défini au-delà de ce qu'il en a dit lui-même. Les sociétés qu'il fréquente – bien qu'elles ne constituent que l'un des nombreux attraits de la ville durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle – confèrent à Lausanne cette atmosphère si particulière qui en fait le siège d'une vie de société foisonnante et marquée par l'esprit des Lumières, c'est-à-dire le « petit Paris des Bernois », pour reprendre la formule de François Rosset⁵⁴. Quelles sont donc les principales caractéristiques de ces sociétés et par conséquent de la sociabilité lausannoise dans son ensemble ?

Du Cercle de la rue de Bourg à la Redoute, ces sociétés comptent de nombreux étrangers parmi leurs membres. Dans d'autres sociétés, comme la *Société littéraire* fondée par Deyverdun, ils constituent même la moitié des membres signataires⁵⁵. Les étrangers font donc partie intégrante des réseaux de sociabilité lausannois, en particulier de ceux des quartiers du Bourg et de la Cité, sièges des élites sociales, politiques et intellectuelles de la ville. Quoique Gibbon affirme dans ses *Mémoires* que la forte présence d'étrangers dans la ville est plus un problème qu'un atout⁵⁶, il est bien aise de

se mêler à cette compagnie internationale et à ses compatriotes, que ce soit dans les sociétés mentionnées ci-dessus ou dans d'autres contextes plus informels⁵⁷.

Dans les années 1760 à 1780, Lausanne accueille d'innombrables voyageurs. Les Alpes – associées à l'image qu'en diffuse *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau – et la renommée de la Suisse comme patrie de la liberté font de la région une étape incontournable du Grand Tour⁵⁸. Le séjour de membres des familles princières allemandes – de Louis-Eugène de Wurtemberg à Henri de Prusse – est chose fréquente, comme ce l'était également de nobles anglais et français. Il n'est pas rare de voir des princes polonais et russes séjourner dans la ville. Les jeunes nobles de ces pays – en particulier les princes protestants des cours allemandes – sont envoyés à Lausanne pour parfaire leur formation, que ce soit comme étudiant à l'Académie ou sous la responsabilité d'un gouverneur⁵⁹. En règle générale, les étrangers titrés sont accueillis avec empressement et l'accès aux cercles des élites de la ville leur est facilité. Ceci vaut non seulement pour des personnalités comme Gibbon ou Voltaire, mais aussi pour des voyageurs moins connus, comme le montre ce témoignage d'un Allemand de passage en 1779 :

Von Lausanne, wo ich mich zehn Tage aufhielt, hätte ich Ihnen vieles zu sagen; allein ich werde öfter hinkommen. Wenn ein Fremder hieher kommt, welcher mit der Gesellschaft des Orts leben will, so muss er, wie überall, ein paar Empfehlungsbriefe an einige Häuser haben; das beste aber ist, sich durch irgend Jemanden einen Brief an den Landvogt zu verschaffen [...]. Dieser ladet den Fremden ein, stellt ihn einer zahlreichen Gesellschaft vor, und von dem Tage an, kommen die Mannspersonen des Orts und machen den Fremden den ersten Besuch, auf den bald Einladungen folgen. Man nenne dies moderne Höflichkeit, oder alte Hospitalität – es zeigt den verbindlichen Charakter der Einwohner und ihre Bereitwilligkeit einen Fremden wohl bei sich zu empfangen.⁶⁰

Les Vaudois eux-mêmes, d'ailleurs, sont conscients de l'attrait que la vie de société de Lausanne représente pour les étrangers. Le doyen Bridel, par exemple, s'exprime ainsi dans ses *Souvenirs de mon séjour à Lausanne* (1815) : « [La société de Lausanne en 1786] étoit vraiment une école d'esprit, de goût, de politesse. Il n'est donc pas surprenant que tant d'étrangers de tout âge et de tout pays aient préféré le séjour de Lausanne à celui d'autres villes plus peuplées, plus riches et plus dissipées. »⁶¹

Cette ouverture européenne et le caractère cosmopolite de la ville sont encore accrus par le fait qu'un grand nombre de Lausannois choisissent de se rendre

temporairement à l'étranger. Comme le confirme la composition des sociétés fréquentées par Gibbon, nombreux sont ceux qui entreprennent une carrière d'officier dans le service étranger, le plus souvent en France ou en Hollande. Nombreux sont également ceux qui, plus portés à des activités intellectuelles, font du préceptorat leur source de revenus, que ce soit en suivant de jeunes aristocrates dans leurs pérégrinations sur le continent, comme dans le cas de Deyverdun, ou auprès d'une cour princière, à l'exemple de Salomon de Sévery. Même parmi les pasteurs, cœur de l'élite intellectuelle lausannoise, plusieurs ont vécu à l'étranger, à l'image d'Antoine Bugnion, le premier pasteur de l'Église suisse de Londres, et de David Levade qui, après avoir séjourné à Londres, a été quelque temps ministre à Amsterdam. Ceux qui ont fait ces expériences reviennent à Lausanne avec une très bonne connaissance des pratiques sociales et des tendances littéraires, artistiques et philosophiques qui ont cours dans les capitales européennes. Il n'est donc pas étonnant que Gibbon, comme les autres visiteurs étrangers, se sente parfaitement à l'aise dans ce milieu cosmopolite.

Gibbon trouve aussi à Lausanne un type de sociabilité absent en Angleterre : la compagnie de femmes brillantes qu'il avait tant appréciée au cours de ses deux premiers séjours lausannois⁶². La valeur de cette compagnie féminine est généralement reconnue par les voyageurs de passage dans la ville, comme le montre ce passage écrit anonymement par le Bernois Samuel von Werdt (1710-1792) :

Dans ce tems là, les femmes y étoient généralement très sages, un peu de coquetterie & désir de plaisir ne leur alloit pas mal, étant fort aimables, jolies & spirituelles, parlant & écrivant bien, ayant avec cela des talents pour la musique, & la poésie, en un mot : L'Education de Lausanne formoit d'aimables femmes.⁶³

En effet, à Lausanne, les femmes – bien qu'exclues des sociétés savantes et de la franc-maçonnerie, comme ailleurs en Europe – sont le véritable moteur de la sociabilité mondaine de la ville, dans le cadre de laquelle elles s'offrent des espaces d'expression et de socialisation qui autrement leur sont niés. Il ne faut pas croire que cette dynamique soit commune à toutes les villes suisses : des différences importantes peuvent être observées entre les villes romandes – où les sociétés mondaines mixtes sont la norme – et alémaniques, où la sociabilité est caractérisée par la ségrégation des deux sexes⁶⁴.

À Lausanne, Gibbon trouve une élite culturelle qui, comme lui, est friande de littérature, de théâtre et de musique [fig. 6]. Pour ses membres, l'écriture littéraire et le

théâtre de société se présentent à la fois comme une activité récréative et comme une marque de distinction⁶⁵. Il en est de même pour les concerts de société, que le même Gibbon accueille parfois à la Grotte⁶⁶. La diffusion de ces pratiques confirme la grande libéralité dont font preuve les autorités locales face aux divertissements pratiqués par la noblesse. Cette ouverture relative – qui ne concerne pas les couches inférieures de la société – est certainement due à la volonté de ne pas déplaire aux étrangers titrés, qui autrement opteraient pour d'autres destinations, dont notamment Genève.

Un dernier trait caractéristique de la sociabilité des élites lausannoises est celui de la politesse comme norme régissant les relations interpersonnelles. Un élément qui, comme nous l'avons vu plus haut, dirigeait les choix de Gibbon en matière de sociabilité déjà à Londres. L'influence de la cour française pourrait expliquer les dynamiques qui se manifestent dans la société mondaine lausannoise. Les procès-verbaux et les règlements du Cercle de la Palud laissent même imaginer que la politesse soit un idéal de sociabilité auquel aspirent les directeurs de la société.

En septembre 1787, alors en séjour à Londres pour la publication des derniers volumes du *Decline and Fall*, Gibbon rassure par ces mots ses amis lausannois qui craignent de ne pas le voir revenir : « Sur tous les pays de l'Europe j'avois choisi pour ma retraite le pays de Vaud, et jamais je ne me suis repenti un seul instant de ce choix. » Il souligne que parmi les « objets que j'ai cherché à Lausanne et que j'y ai trouvés et que j'aurois difficilement trouvés ailleurs », il faut compter « une société douce et facile, la politesse réunie avec la simplicité des mœurs »⁶⁷. Il ne s'agit pas que de quelques mots de circonstance : « In spite of the cream of London, écrira-t-il à ses amis anglais après la mort de Deyverdun, I am still persuaded that no other residence is so well adapted to my taste and habits of studious and social life »⁶⁸. En quittant l'Angleterre, Gibbon laisse derrière lui des sociétés fastueuses et à la mode. À Lausanne, il trouve quelque chose de plus : une société internationale et cosmopolite, tolérante et libérale, à laquelle les femmes prennent une part très active, régie par des normes de politesse sans être aussi artificielle que celle de Paris, et s'adonnant à des pratiques de sociabilité qui incarnent l'esprit des Lumières. De quoi convenir, somme toute, à l'un des plus grands esprits éclairés du XVIII^e siècle.



Fig. 6. La société lausannoise s'adonnait volontiers au découpage de silhouettes, une activité à la mode dès les années 1770, comme l'illustrent quelques silhouettes d'Edward Gibbon conservées par la famille de Sévery, [v. 1783-1793]. ACV, cote P Gibbon 365.

- 1 La Commission du Commerce (*Board of Trade*) du parlement britannique, dont Gibbon faisait partie, était sa principale source de revenus à l'époque du gouvernement de son ami et protecteur Lord North. La commission est dissoute peu après l'instauration du deuxième gouvernement de Rockingham en mars 1782. Le retour au pouvoir de Lord North en avril 1783 offre à l'historien la possibilité d'intégrer la nouvelle administration.
- 2 Parmi les interprétations les plus récentes, voir Patricia Craddock, *Edward Gibbon, Luminous Historian. 1772-1794*, Baltimore; Londres, John Hopkins University Press, 1989, et Brian Norman, *The Influence of Switzerland on the Life and Writings of Edward Gibbon*, Oxford, Voltaire Foundation, 2002.
- 3 Lettre de Georges Deyverdun à Edward Gibbon, Strasbourg, 10 juin 1783, in *The Miscellaneous Works of Edward Gibbon*, vol. 2, p. 286-287.
- 4 Walter Bliss Carnochan, *Gibbon's Solitude. The Inward World of the Historian*, Stanford, Stanford University Press, 1987.
- 5 Craddock, *Edward Gibbon, Luminous Historian*, op. cit., 1989, p. 22.
- 6 Peter Clark, *British Clubs and Societies, 1580-1800: the Origins of an Associational World*, Oxford, Oxford University Press, coll. Oxford Studies in Social History, 2001, p. 16.
- 7 Gibbon, *Journal to January 28th, 1763*, p. 185-186 et 199-204.
- 8 Sur l'organisation, les caractéristiques et les activités des clubs londoniens du XVIII^e siècle, voir Valérie Capdeville, *L'Âge d'or des clubs londoniens (1730-1784)*, Paris, Honoré Champion, 2008.
- 9 Gibbon, *Memoirs of My Life*, p. 139.
- 10 Le *Literary Club* était une société très exclusive fondée par l'écrivain Samuel Johnson et le peintre Joshua Reynolds. Ses membres, sélectionnés parmi les figures littéraires, artistiques et politiques les plus connues de la ville, se réunissaient à un rythme hebdomadaire pour discuter autour d'un repas commun.
- 11 Sur l'amitié avec le peintre Sir Joshua Reynolds (1723-1792), voir l'article de W. Hauptmann dans ce livre.
- 12 Pat Rogers, «Gibbon and the Decline and Growth of the Club», in David Womersley (éd.), *Edward Gibbon: Bicentenary Essays*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, p. 118.
- 13 *Id.*, p. 119.
- 14 Cécile Révauger, «Edward Gibbon», in Charles Porset et Cécile Révauger (dir.), *Le Monde maçonnique des Lumières (Europe-Amériques & colonies). Dictionnaire prosopographique*, Paris, Honoré Champion, 2013, vol. 2, p. 1271.
- 15 D'après Cécile Révauger, «aucune preuve n'a été trouvée quant à une activité éventuelle dans d'autres loges que sa loge "mère", la *Friendship Lodge*.» (*Ibid.*).
- 16 *Ibid.*
- 17 «However addicted to study, I enjoyed my share of the amusements of Society. [...] I was now familiar in some, and acquainted in many houses; and my evenings were generally devoted to cards and conversation either in private parties or numerous assemblies.» Gibbon, *Memoirs of My Life*, p. 84.
- 18 Gibbon, *Journal à Lausanne, 1763-1764*, p. 3, 17 août 1763.
- 19 *Id.*, p. 229.
- 20 Parmi les familles les plus représentées, on peut mentionner les Constant de Rebecque, les Saussure, les Seigneux, les Crousaz, ainsi que les différentes branches Polier et Loys.
- 21 Dès l'été 1764, les étrangers peuvent accéder au cercle sans passer par une procédure de réception formelle, moyennant un ballottage positif par les membres présents le jour de leur visite. Pour cette raison, les registres de la société ne répertorient pas avec assiduité les personnes qui y ont eu accès. Les procès-verbaux des assemblées de la société mentionnent seulement le prince Louis-Eugène de Wurtemberg et le duc Frédéric II de Mecklembourg-Schwerin, reçus avec les plus grands honneurs. On connaît toutefois les noms de quelques autres étrangers qui y sont passés, comme le margrave Charles Alexandre de Brandebourg-Ansbach, le prince Henri XI de Reuss, le Russe Tolstoï (cités dans le registre des comptes) et son compatriote Grigori Razoumovski, les Polonais Kominski et Wengierski (mentionnés dans les listes des membres) et l'écrivain écossais James Boswell, qui rapporte sa visite au cercle dans son journal de voyage de 1763-1764 (édité par Marlies K. Danziger en 2008).
- 22 Sur la Grande Société de Berne et ses origines hollandaises, voir Manuel Kehrl, «Geselligkeit in Bern, die Leiste und die Grande Société im 18. Jahrhundert», in Franz C. Brunner et alii (éd.), *Hôtel de Musique und Grande Société in Bern, 1759-2009*, Morat; Langnau, Licorne, 2009, p. 41-57.
- 23 Sur les pratiques de ses membres, voir William de Sévery, «Le Cercle de la rue de Bourg fondé en 1761», *RHV*, n° 22, 1914, p. 250-254, 257-270, 289-302. Une partie des documents du Cercle (procès-verbaux des assemblées, livre de comptes et autres pièces) est conservée dans le fonds Charrière de Sévery (ACV, P Charrière de Sévery Cb 1, 2 et 4). Les listes de membres du Cercle de la rue de Bourg pour la période 1784-1800 sont conservées dans le fonds AVL, P 48 (Archives de l'Association du Vieux-Lausanne), vol. 5. Nous remercions Béatrice Lovis de nous avoir signalé ce fonds d'archives.
- 24 Victor de Saussure (1737-1811) occupera d'importantes charges administratives et politiques, dont celles de juge, assesseur baillival, membre du Conseil des LX et bourgmestre. Après la révolution, il devient membre du Sénat helvétique et du Grand Conseil vaudois. Gibbon fait sa connaissance au début de son deuxième séjour lausannois. En octobre 1763, Victor est envoyé à Göttingen pour y compléter ses études en droit, ce qui l'oblige aussi à mettre fin à une relation que ses parents désapprouvent. Voir Gibbon, *Journal à Lausanne, 1763-1764*, p. 81-82, 5 octobre 1763.
- 25 Procès-verbaux des assemblées du Cercle de la rue de Bourg, 3 janvier 1764, cote ACV, P Charrière de Sévery, Cb 1. En septembre 1763, Gibbon avait brigué ce poste, mais les membres du cercle lui ont préféré le Hollandais Guillaume Roëll. Gibbon rend compte de cette «petite mortification» dans son journal (*Id.*, p. 50-51, 21 septembre 1763). En novembre, il parraine à son tour un nouveau membre, un certain Burchli de Zurich (*Id.*, p. 159, 29 novembre 1763).
- 26 *Id.*, p. 25-26, 6 septembre 1763.
- 27 *Id.*, p. 172, 13 décembre 1763. Sur son rapport au jeu, voir la contribution d'Ulrich Schädler dans ce volume.
- 28 Le terme «salon» doit être compris au sens de lieu de la sociabilité mondaine des élites, suivant la définition proposée par Antoine Lilti (*Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005).
- 29 Sur ces diverses sociétés et assemblées, voir Béatrice Lovis, *La Vie théâtrale et lyrique à Lausanne et dans ses environs dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (1757-1798)*, thèse de doctorat, Université de Lausanne, 2019.
- 30 *Id.*, vol. 1, chap. 2.1.4.c.
- 31 Voir Gibbon, *Memoirs of My Life*, p. 129.
- 32 Gibbon, *Journal à Lausanne, 1763-1764*, p. 115-116, 26 octobre 1763.

- 33 *Id.*, p. 164-165, 4 décembre 1763.
- 34 *Id.*, p. 263-264.
- 35 Norman, *The Influence of Switzerland on the Life and Writings of Edward Gibbon*, *op. cit.*, p. 87.
- 36 Gibbon, *The Letters*, t. II, p. 328. Gibbon évoque aussi dans ses mémoires le rôle joué par l'expérience de son deuxième séjour lausannois dans son choix de se retirer sur les rives du Léman en 1783. Voir *Memoirs of My Life*, p. 128-129.
- 37 Clark, *British Clubs and Societies, 1580-1800*, *op. cit.*, p. 191.
- 38 Gibbon, *Memoirs of My Life*, p. 177.
- 39 Voir Craddock, *Edward Gibbon, Luminous Historian*, *op. cit.*, p. 205-222.
- 40 Livre des comptes du Cercle de la rue de Bourg, cote ACV, P Charrière de Sévery, Cb 2. Grâce au livre de comptes de Gibbon conservé à la Pierpont Morgan Library de New York, on sait que le paiement des frais d'admission au cercle constitue la première dépense de Gibbon à Lausanne. Voir Craddock, *Edward Gibbon, Luminous Historian*, *op. cit.*, p. 221.
- 41 Sur le lien d'amitié qui liait Gibbon aux Charrière de Sévery, voir la contribution de Sylvie Moret Petrin dans cet ouvrage et notre article « Gibbon cicérone : le séjour en Angleterre de Wilhelm de Sévery à travers sa correspondance et son journal de voyage (1787-1788) », *Études Lumières.Lausanne*, n° 5, août 2017, <<https://lumières.unil.ch/fiches/biblio/9418/>>.
- 42 Voir Damiano Bardelli, « Le Cercle de la Palud : haut lieu de la sociabilité des élites lausannoises, de l'Ancien régime au canton de Vaud (1766-1842) », in Guillaume Poisson (dir.), *Les Trésors du Cercle littéraire de Lausanne : deux siècles de collections patrimoniales, 1819-2019*, Genève, Slatkine, 2019, p. 20-33.
- 43 Après la dissolution du Cercle de la Palud en 1843, ses archives (dont les procès-verbaux de la période 1766-1843 et le livre des comptes pour la période 1773-1803) ont intégré celles du Cercle du Commerce, avant que ces dernières ne soient à leur tour assimilées aux archives du Cercle littéraire de Lausanne en 1850, au moment de la fusion des deux sociétés. Les archives du Cercle littéraire ont été déposées en 2018 aux ACV (cote PP 1104).
- 44 ACV, P Charrière de Sévery, Cb 1, 19 décembre 1763, 13 janvier 1764, 5 juin 1764, 8 janvier 1765.
- 45 Listes des membres du Cercle de la Palud, 1780-1798, cote AVL, P 48, vol. 5. Parmi les familles les plus représentées, on peut mentionner les Forneret, Secretan, Saussure, Porta, Bergier, Dapples, La Harpe.
- 46 ACV, P Charrière de Sévery, Cb 2.
- 47 Livre des comptes annuels du Cercle de la Palud, cote ACV, PP 1104/212.
- 48 Sur cette société, voir l'encart qui lui est consacré dans ce volume.
- 49 Liste des membres de la société de la Redoute, 1789, cote ACV, P Charrière de Sévery, Cb 3.
- 50 Règlements de la société de la Redoute, 1780, art. 20, cote ACV, P Charrière de Sévery, Cb 5.
- 51 Dans une lettre adressée à Lady Sheffield en octobre 1784, soit une année après s'être installé à Lausanne, Gibbon ne considère pas encore cet établissement comme définitif. Voir Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 14-15.
- 52 En se référant à son court séjour à Londres en 1787-1788 à l'occasion de la publication des derniers volumes du *Decline and Fall*, il écrit dans ses *Mémoires* : « Britain is the free and fortunate island ; but where is the spot in which I could unite the comforts and beauties of my establishment at Lausanne ? The tumult of London astonished my eyes and ears ; the amusements of public places were no longer adequate to the trouble ; the clubs and assemblies were filled with new faces and young men ; and our best society, our long and late dinners, would soon have been prejudicial to my health. » Gibbon, *Memoirs of My Life*, p. 183.
- 53 Lettre à Lord Sheffield, 25 juillet 1789, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 164.
- 54 François Rosset, « Lausanne, le petit Paris des Bernois », in *L'Enclos des Lumières. Essai sur la culture littéraire en Suisse romande au XVIII^e siècle*, Genève, Georg, 2017, p. 69-87.
- 55 Cette société (active jusqu'en décembre 1783) aurait pu intéresser Gibbon, mais aucun document ne permet d'en attester la participation. Sur la Société littéraire de Lausanne, voir notre encart dans ce volume.
- 56 À ce propos, Gibbon écrit : « I shall add as a misfortune rather than a merit that the situation and beauty of the Pays de Vaud, the long habits of the English, the medical reputation of D^r Tissot, and the fashion of viewing the mountains and glaciers have opened us on all sides to the incursions of foreigners. The visits of Mr and Madame Necker, of Prince Henry of Prussia, and of Mr Fox, may form some pleasing exceptions : but in general Lausanne has appeared most agreeable in my eyes, when we have been abandoned to our own society. » Gibbon, *Memoirs of My Life*, p. 178.
- 57 Voir par exemple les lettres de Gibbon aux Sheffield en 1783-1785, in Gibbon, *The Letters*, t. II, p. 381, t. III, p. 10, 33.
- 58 Voir la contribution d'Ariane Devanthery, « Lausanne, sur la route du Grand Tour », dans ce volume.
- 59 Voir les contributions de Danièle Tosato-Rigo, « Lausanne au carrefour des voyages de formation aristocratique », et de Radosław Szymański dans ce volume.
- 60 [Carl Gottlob Küttner], *Briefe eines Sachsen aus der Schweiz an seinen Freund in Leipzig*, Leipzig, im Verlage der Dykischen Buchhandlung, 1785, vol. 2, p. 276.
- 61 Philippe-Sirice Bridel, « Souvenirs de mon séjour à Lausanne de 1779 à 1787 », *Conservateur suisse, ou recueil des éternelles helvétiques*, 1815, t. VII, p. 287-288.
- 62 À ce propos, il écrivait à Deyverdun en juin 1783 : « Je me rappelle depuis vint ou trente ans les mœurs l'esprit l'aisance de la société, et je comprends que ce véritable ton de la bonne compagnie se perpetue et s'épure de pere en fils ou plutôt de mere en fille car il m'a toujours paru qu'à Lausanne aussi bien qu'en France les femmes sont très supérieures aux hommes », in Gibbon, *The Letters*, t. II, p. 333.
- 63 Cité dans François de Capitani, « Un séjour à Lausanne. "Terns le plus heureux de ma vie" », *RHV*, n° 114, 2006, p. 33.
- 64 Brigitte Schnegg, « Geschlechterkonstellation in der Geselligkeit der Aufklärung », *Revue suisse d'histoire*, vol. 52, n° 4, 2002, p. 386-398.
- 65 Voir Lovis, *La Vie théâtrale et lyrique à Lausanne et dans ses environs dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (1757-1798)*, *op. cit.*, 2019.
- 66 À ce sujet, voir la contribution de Constance Frei dans ce volume.
- 67 Lettre à Catherine de Sévery, [mi-septembre 1787], in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 71.
- 68 Lettre à Lord Sheffield, 9 septembre 1789, in *id.*, t. III, p. 167.

La Société littéraire de Lausanne

Damiano Bardelli

Fondée en 1772 sous le patronage de Georges Deyverdun (1734-1789), la Société littéraire est emblématique de la culture cosmopolite des élites lausannoises de la fin du XVIII^e siècle. Au cours de ses cinq années d'activité – entrecoupées d'une pause de six ans (1772-1773, 1780-1783) –, elle a accueilli aussi bien des Vaudois que des étrangers séjournant dans la ville. Véritable laboratoire d'une culture paneuropéenne des Lumières, elle est en phase avec les pratiques de sociabilité savante alors répandues sur l'ensemble du continent¹.

Il n'est pas étonnant que l'initiative de la fondation de la Société littéraire revienne à Georges Deyverdun, l'un des plus proches amis de Gibbon. Les multiples voyages effectués loin de sa ville natale ont en effet contribué à nourrir le cosmopolitisme de cet homme de lettres lausannois. Une fois libéré de son engagement auprès de Sir Richard Worsley au printemps 1772, il met sur pied la société avec l'appui du précepteur français d'origine vaudoise Jean Nicolas Pache (1746-1823) – de passage dans la ville avec son protégé, un des fils du duc de Castries – et du théologien lausannois Gabriel Mingard (1729-1786), ancien pasteur de l'Église wallonne de Breda et l'un des principaux collaborateurs de l'*Encyclopédie* d'Yverdon².

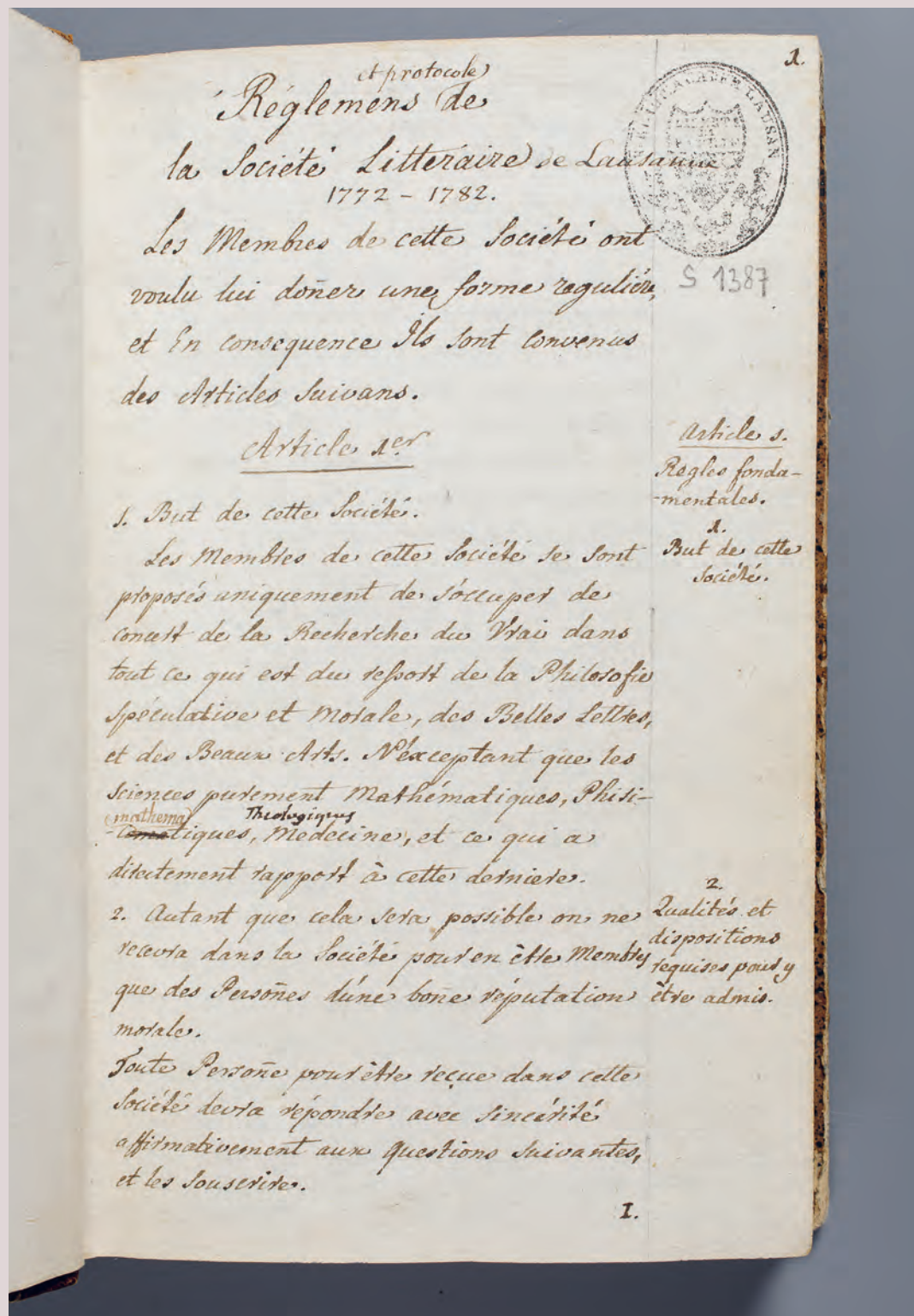
Composée d'une quinzaine de personnes à ses débuts, la Société littéraire aura compté au total plus de quarante membres³. Lors de ses deux périodes d'activité, elle réunit un groupe social plutôt homogène et fortement international. Recrutés parmi les couches supérieures de la société locale, les membres vaudois sont issus de la noblesse et, dans une moindre mesure, de la bourgeoisie. Ils sont principalement rentiers, officiers, magistrats et pasteurs, mais certains d'entre eux exercent des professions libérales (médecins, avocats, commerçants). Nombreux sont ceux qui, tôt ou tard dans leur vie, ont fait l'expérience d'un séjour prolongé à l'étranger, que ce soit dans le cadre du service étranger, d'un engagement comme gouverneur ou d'une vocation pastorale. Quant aux autres membres – principalement de nobles étrangers et les gouverneurs qui les accompagnent –, ils constituent presque la moitié des signataires et proviennent de régions aussi variées que la France, la Grande-Bretagne, les Provinces-Unies, la Pologne, la Saxe, la

Prusse et la Russie, sans oublier un solitaire représentant de la République de Genève. Certains d'entre eux sont très assidus, à l'image de l'historien John Gillies (1747-1836) qui, quelques années plus tard, succédera à William Robertson au titre d'historien royal d'Écosse. À ces membres réguliers, il faut encore ajouter les Vaudois et les étrangers qui participent aux séances de la société sur invitation, en qualité d'auditeurs. Le plus souvent, les informations contenues dans les documents de la société ne suffisent pas à les identifier. Certains d'entre eux sont toutefois des figures connues dans la région, à l'image du comte russe Grégoire de Razoumowsky (1759-1837), du médecin veveysan Louis Levade (1748-1849) et du mari de la romancière Isabelle de Charrière, Charles-Emmanuel de Charrière (1735-1808).

Comme le montre le règlement de la société [fig. 1], les idéaux qui guident son activité reflètent l'esprit des Lumières. Les membres, qui doivent être « des personnes d'une bonne réputation morale » et souhaiter « sincèrement » la perfection et le bonheur de « tous les humains, quelles que soient leurs professions, leurs opinions spéculatives, leurs croyances, leur religion », se donnent pour but de s'occuper de la « recherche du vrai dans tout ce qui est du ressort de la philosophie spéculative et morale, des belles lettres et des beaux-arts ». Dans leurs discussions, ils ne doivent recourir qu'à « des raisons », en mettant de côté « toute passion, toute prévention, tout esprit de parti et toute aigreur » et en exprimant toujours leurs objections « avec politesse ». Toute opinion respectant ces conditions est la bienvenue, d'autant plus que la société « admet indifféremment les hommes de tout Peuple, de toute croyance, et tout culte »⁴.

Lors des assemblées, qui se tiennent à un rythme hebdomadaire, les membres discutent de sujets définis préalablement, aidés parfois par des mémoires rédigés à l'avance. Les thèmes traités sont relatifs aux sciences humaines, la Société littéraire laissant explicitement de côté tout ce qui relève des sciences naturelles, de la technique et de la théologie. Ainsi, les membres débattent principalement de questions de portée universelle qui circulent à l'échelle européenne, en y apportant des réponses originales à l'aide d'arguments développés par les auteurs les plus influents du continent, en particulier Rousseau et Montesquieu.

Fig. 1. « Règlements et protocole de la Société Littéraire de Lausanne 1772-1782 ». BCUL, cote S 1387.



Presque les deux tiers des sujets abordés concernent la philosophie morale et l'étude de la société civile, mais la littérature, l'éducation, l'économie politique, l'histoire et la religion y tiennent aussi une part importante. Plus rarement, les membres de la société s'intéressent à des questions spécifiquement vaudoises – comme la possibilité de développer le commerce

et la manufacture à Lausanne, la manière d'endiguer l'émigration des paysans ou les moyens de lutter contre l'infanticide [fig. 2] – et s'occupent de projets d'utilité publique, en créant par exemple la première bibliothèque publique de Lausanne en 1781.

Ignorée au moment de la création de la société, la possibilité d'intégrer des femmes est posée par

Deyverdun lors d'une des premières réunions⁵. En s'appuyant sur des cas concrets de contributions féminines aux sciences et aux beaux-arts, il plaide pour une ouverture aux femmes au sein non seulement de la Société littéraire, mais de toutes les sociétés savantes en général. La discussion qui s'ensuit témoigne aussi bien de la considération que les membres avaient pour leurs compatriotes vaudoises, que du poids des convenances imposées par la société d'Ancien Régime sur les élites intellectuelles de l'époque. S'ils reconnaissent qu'aucun argument naturel ne permet de justifier leur exclusion et que leurs contributions aux belles-lettres et aux beaux-arts vont au-delà de ce que les hommes peuvent offrir, les sociétaires jugent néanmoins qu'une présence féminine serait incompatible avec la nature et les buts de la société parce qu'elle empêcherait les hommes de poursuivre leur « recherche du vrai » en les poussant, par leur seule présence, à dire des choses polies, conçues d'abord pour plaire aux femmes. En s'appuyant sur cet argument peu convaincant, les membres votent pour leur exclusion, mais reconnaissent qu'il leur « serait avantageux si quelques Dames, comme nous en avons dans cette ville, voulaient bien s'intéresser à nos travaux, prendre connaissance des questions que nous aurions traitées, nous permettre quelque fois de leur en rendre compte, et nous donner leur avis sur ce qui leur aurait été communiqué »⁶. Ce vœu sera respecté puisqu'il arrive que des membres discutent de leurs mémoires dans le cadre d'assemblées féminines – par exemple au printemps 1772, lorsque seront présentes Angélique de Charrière de Bavois,

Louise Polier de Corcelles et Catherine de Charrière de Sévery, comme en témoigne le journal de cette dernière⁷.

Cosmopolite et éclairée, la Société littéraire incarne l'idéal de sociabilité évoqué par Deyverdun dans la lettre qu'il adresse à Gibbon en juin 1783 pour le convaincre de le rejoindre à Lausanne⁸. On peut supposer que le Lausannois aurait été enthousiaste à l'idée de le coopter dans une société dont il était le principal promoteur, et que les autres membres – plusieurs sont d'anciennes connaissances de Gibbon, comme le juge Victor de Saussure (1737-1811), l'ancien pasteur de l'Église suisse de Londres Antoine Bugnion (1733-1791) ou encore John Gillies – auraient été honorés de l'accueillir. L'arrivée de l'historien à Lausanne a toutefois coïncidé avec le déclin et la fin de la société, raison pour laquelle il n'y a sans doute jamais adhéré⁹.

1 Sur la Société littéraire, voir notre thèse, *Le Dialogue des Lumières. Cosmopolitisme et débats de réforme dans la Société littéraire de Lausanne, 1772-1783*, soutenue en 2021 à l'Université de Lausanne.
2 Procès-verbaux de la Société littéraire de Lausanne, p. 1, cote BCUL, CO II/35/2.
3 Aux 44 membres signataires du règlement, il faut ajouter le bourgmestre Antoine Polier de Saint-Germain (1705-1797), reçu membre en décembre 1783 sans passer par l'habituelle procédure de cooptation. Deyverdun tient à spécifier qu'un tel cas était exceptionnel et ne devait pas se répéter (Procès-verbaux de la Société littéraire

de Lausanne, 30 novembre 1783, cote BCUL, CO II/35/2).

4 Règlement de la Société littéraire de Lausanne, p. 1-12, cote BCUL, S 1387.

5 Mémoires lus dans la Société littéraire, p. 1-8, cote BCUL, IS 1989 VII/4.

6 Procès-verbaux de la Société littéraire de Lausanne, 25 mars 1772, cote BCUL, CO II/35/2.

7 Journal de Catherine de Sévery, 10 avril 1772, 13 mai 1772, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 11.

8 Lettre de Georges Deyverdun à Edward Gibbon, de Strasbourg, 10 juin 1783, in *The Miscellaneous Works of Edward Gibbon*, vol. 2, p. 280-289. Voir aussi notre contribution sur les sociétés lausannoises dans ce volume.

9 La société vit en 1783 une période de crise ; ses secrétaires, qui se succèdent à un rythme effréné, ne se soucient plus de mettre à jour régulièrement les procès-verbaux des assemblées et les autres documents administratifs de la société. Il est donc possible que Gibbon ait participé en tant que simple auditeur « étranger » à quelques-unes des dernières séances de la Société littéraire, sans que son nom ait été inscrit dans les documents officiels.

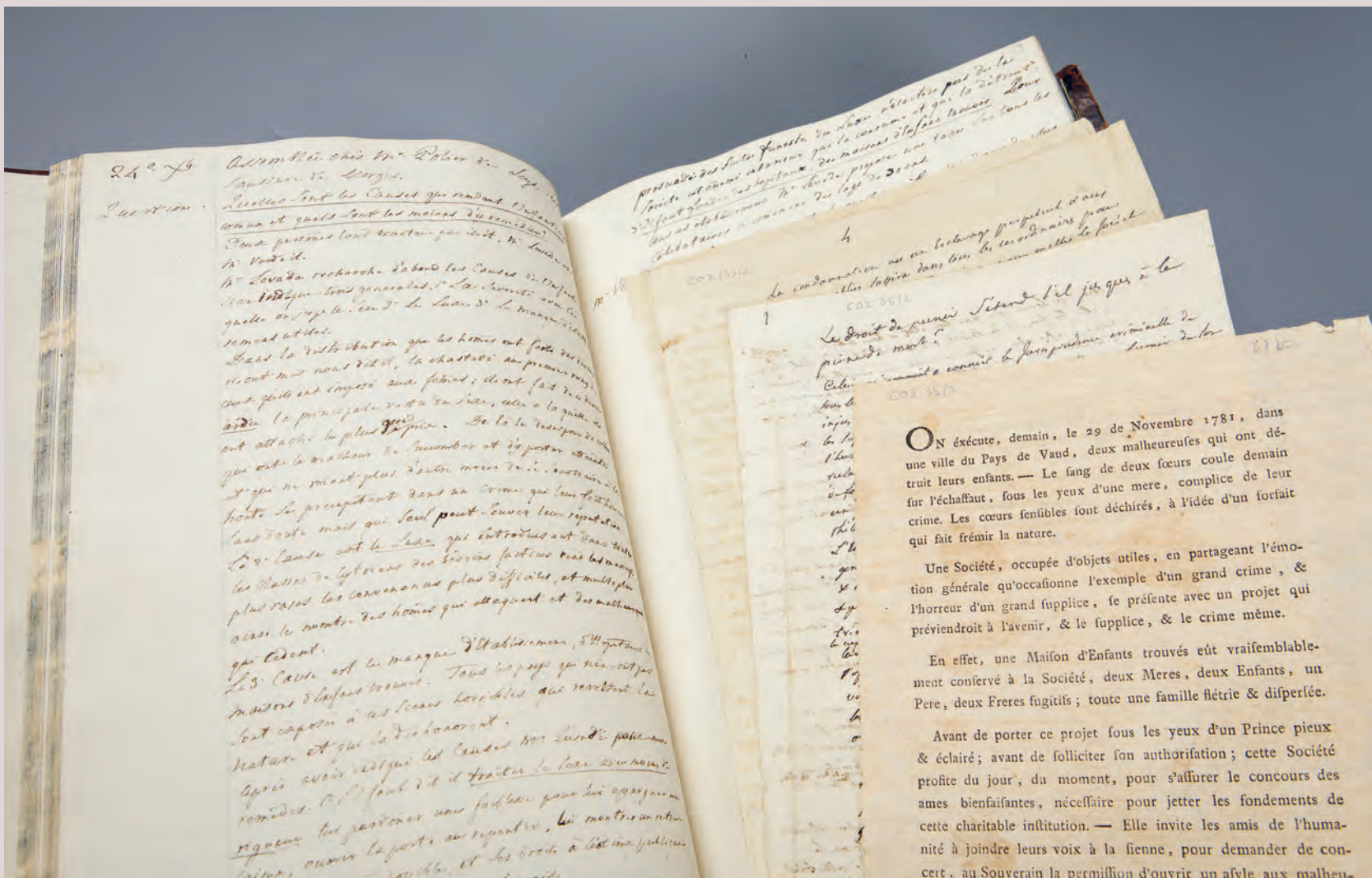


Fig. 2. « Journal littéraire » de la Société littéraire de Lausanne, 1772-1783. BCUL, cote CO II/35/2. Ces procès-verbaux de la Société étaient considérés comme perdus jusqu'à leur redécouverte en 2012 par Béatrice Lovis parmi les archives de la famille Constant.

Le 24 décembre 1780, l'assemblée débat des « causes qui rendent l'infanticide commun et [d]es moïens d'y remédier ». Une année plus tard, alors que deux femmes accusées d'infanticide viennent d'être exécutées à Vevey, la question est remise à l'ordre du jour pour discuter de la création d'un « établissement d'une maison d'enfants trouvés ». Exceptionnellement, la société fera imprimer un feuillet afin de sensibiliser la population à ce problème de société.

Jacques Georges Deyverdun (1734-1789)

Damiano Bardelli

Lorsqu'il confie ses sentiments à son journal intime, le jeune Edward Gibbon n'affiche pas le moindre doute sur la qualité de sa relation au Lausannois Georges Deyverdun, «the only friend I ever had who deserved that name»¹. Leur profonde amitié puise sans doute ses racines à l'époque de leur adolescence, lors du premier séjour lausannois de Gibbon. Leurs chemins s'étaient vraisemblablement croisés par l'entremise de Daniel Pavillard, qui était un ami de l'oncle de Deyverdun, Charles Guillaume Loys de Bochat, professeur de droit naturel à l'Académie de Lausanne. Jusqu'à la mort de Deyverdun, les deux amis sont restés étroitement liés et leur relation a débouché sur divers projets littéraires communs.

Né à Lausanne le 8 mai 1734, Jacques Georges Deyverdun est le fils aîné de Samuel, assesseur au Conseil des LX, et de Madeleine, née Teissonnière. Ancienne famille noble, bourgeoise de la ville, les Deyverdun connaissent alors une situation économique difficile. C'est ainsi que la maison familiale, sise à la place Saint-François et propriété de la famille depuis au moins deux siècles, passe aux mains des Crousaz en 1767. Les sources décrivant la jeunesse et la formation de Georges Deyverdun font défaut : seuls les extraits de son journal et de celui de son père cités dans la littérature de la fin du XIX^e siècle – les originaux sont aujourd'hui malheureusement perdus – permettent d'attester ses études en droit à l'Université de Bâle². Outre cette formation juridique, Deyverdun a dû recevoir aussi une éducation littéraire de premier ordre, comme en témoigne Gibbon dans son autobiographie³.

Nous disposons en revanche d'une image plus précise de sa vie adulte grâce à sa correspondance conservée aux Archives de la Ville de Lausanne⁴ et à l'abondante documentation laissée par Gibbon. À l'exception de deux parenthèses dans la fonction publique – d'abord à Lausanne comme justicier (1759-1761), puis à Londres comme commis de bureau auprès du Secrétaire d'État du Département du Nord (1765-1769) sous la direction de David Hume –, Deyverdun s'est principalement tourné vers le préceptorat à l'étranger pour faire face aux difficultés financières, suivant l'exemple de nombreux compatriotes de sa condition. Il est d'abord engagé en

tant que gouverneur du petit-fils du margrave de Brandebourg-Schwedt (1761-1765), puis accompagne successivement quatre jeunes Anglais dans leur Grand Tour, à savoir Sir Richard Worsley (1769-1772), Philip Stanhope, cinquième comte de Chesterfield (1772-1774), George Brodrick, quatrième vicomte Midleton (1774) et le riche héritier Alexander Hume, neveu de l'ancien directeur de la Compagnie des Indes orientales homonyme (1775-1779). Il a ainsi l'opportunité de résider dans des villes universitaires, comme Leipzig et Göttingen, et de visiter des métropoles – Londres, Berlin, Naples et Rome –, ce qui a contribué à nourrir son cosmopolitisme. La nature itinérante de ces engagements lui permet également de rendre visite à Gibbon en Angleterre à plusieurs reprises (1765-1769, 1772, 1773 et 1774-1775) et de revenir de temps en temps dans sa ville natale (1772, 1774, 1778). Grâce à la rente à vie payée par Alexander Hume et à la propriété de la Grotte héritée de sa tante Suzanne de Bochat, Deyverdun peut définitivement s'établir à Lausanne en 1779 et accueille dès 1783 Gibbon dans sa maison.

Resté célibataire, Deyverdun est davantage passionné par les belles-lettres que par la pédagogie. Parmi ses entreprises littéraires, la plus remarquable est sans doute sa traduction française du *Werther* (1776)⁵, qui est l'une des toutes premières à avoir contribué à populariser le chef-d'œuvre de Goethe en dehors des frontières linguistiques de l'Europe germanophone. Gibbon, qui avait apprécié ses qualités de traducteur lors de ses recherches sur l'histoire suisse et lors de leur collaboration aux *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* (1768-1769)⁶, tente en vain de l'engager pour traduire le premier volume de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Promoteur de la Société littéraire de Lausanne, il participe à sa fondation en 1772 et relance ses activités huit années plus tard. Fin critique, il contribue régulièrement aux *Étrennes helvétiques* du jeune poète et pasteur Philippe-Sirice Bridel et aide Isabelle de Montolieu à rédiger son roman sentimental *Caroline de Lichtfield* (1786) qui rencontrera un grand succès en Europe. Plusieurs de ses écrits élaborés dans le cadre de la sociabilité mondaine lausannoise sont restés à l'état manuscrit⁷. Personnalité appréciée à



Lausanne, il s'affirme comme une figure de premier plan des élites locales. À son décès, le *Journal de Lausanne* lui consacre quelques lignes le 25 juillet 1789: «Nous remplissons un triste devoir, en annonçant que la Société vient de perdre M. d'Eyverdun, qui est mort, le 4 de ce mois, aux bains d'Aix en Savoye, après une longue maladie, âgé d'environ 55 ans»⁸. Avec lui s'éteint la famille Deyverdun.

Fig. 1. Anonyme, *Portrait de Georges Deyverdun*, huile sur bois, 24 x 18 cm, [s.d.]. Collection privée.

1 Gibbon, *Journal to January 28th, 1763*, p. 82, 9 juin 1762.

2 Read, *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy*, vol. 2, p. 292-293.

3 *The Autobiographies of Edward Gibbon*, p. 138-140, brouillon «C».

4 AVL, P 224, 18/261, envel. 6-8, correspondance de Deyverdun, 1739-1789 + s.d.

5 Voir Manfred Gsteiger, «Jacques-Georges Deyverdun traducteur de *Werther*», *Annales Benjamin Constant*, n° 18-19, 1996, p. 91-95.

6 Sur son activité journalistique, voir la notice d'Alain Juillard, «Jacques Deyverdun (1734-1789)», in Jean Sgard (dir.), *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*,

<<https://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/239-jacques-deyverdun>>, consultée le 10.10.2016.

7 Voir le fonds Grenier (P 224) aux Archives de la Ville de Lausanne.

8 «Nécrologie», *Journal de Lausanne*, 25 juillet 1789, p. 126.